

Questions sur Dieu adressées aux chrétiens d'aujourd'hui

par Johann-Baptist Metz

A la suite des réflexions exprimées par le théologien J.B.Metz dans son ouvrage, Wir sind Kirche, Das Kirchenvolksbegehren in der Diskussion, Fribourg en Brisgau, éd. Herder 1996, présentées dans Istina 41 (1996), pp.339-341, nous poursuivons l'évocation rapide de ses analyses et l'exposé de ses réactions touchant les préoccupations actuelles des chrétiens, en publiant l'entretien qui suit. Nous avons respecté la forme spontanée des questions posées par les auditeurs ainsi que le caractère impromptu des réponses de l'auteur.

Comment jugez-vous la crise de l'Église d'aujourd'hui ?

La crise que vit l'Église actuelle est une «crise de Dieu». Il y a d'abord le fait que l'Église répugne à reconnaître qu'il y ait une «crise de Dieu». Pour m'exprimer en d'autres termes: ce que l'Église annonce donne l'impression, et l'autorité ecclésiastique officielle donne aussi cette impression, que le thème «Dieu» est plus ou moins présupposé, c'est à dire que tous les gens avec qui l'on a affaire sont de braves gens pieux pour qui le mot «Dieu» aurait pour tous à peu près le même sens.

Ce qui caractérise notre époque, c'est au contraire que le discours sur Dieu n'est plus clair pour tous. Ensuite, c'est une crise qui ne concerne pas seulement l'Église, ni même seulement le christianisme: il s'agit d'une crise fondamentale de notre vie sociale, morale et culturelle. Le problème est de savoir si nous sommes capables de faire passer dans le monde ce que nous appelons le «message divin».

Il arrive que l'on reproche à l'Église de trop s'occuper de ses propres structures. Comment sortir de cette attitude narcissique ?

Il faut que l'Église prenne au sérieux le Dieu «ami des hommes». Ce n'est pas être suffisamment ami des hommes que de faire du christianisme pour ainsi dire une «religion bourgeoise» avec laquelle on peut vivre et en même temps trouver tout à fait acceptable la modernité. Le discours sur Dieu «ami des hommes» ne suffit pas à légitimer une installation bourgeoise à la mode européenne conforme à nos désirs. Il s'agit au contraire d'une question tragique à nous posée: saurons-nous tout faire pour que ce Dieu que nous confessons soit le Dieu de tous ?

Les catholiques, avec leurs problèmes propres, ne font-ils pas obstacle à l'annonce du message du Christ? Ne se fabriquent-ils pas des soucis mal placés ?

Je crois foncièrement que dire : «Jésus: oui, l'Église: non», c'est un peu rapide. L'obstacle n'est pas l'Église. Une réforme de l'Église, pour être authentique, ne peut pas proposer un christianisme sans Église. Face à nous, sur la route, il y a Jésus lui-même et l'Évangile. Nous n'avons pas le droit de faire comme si l'Évangile n'était qu'un programme pour vivre facilement et gentiment. Il s'agit d'un programme très, très exigeant. Tout chrétien soucieux de réforme doit se demander si la difficulté de vivre en chrétien est à mettre au compte de l'autorité de l'Église ou bien si ce n'est pas Jésus lui-même qui en est la source par son exigence radicale à marcher à sa suite.

Les grandes Églises perdent aujourd'hui de leur puissance d'attraction. Beaucoup d'hommes se «bricolent» eux-mêmes leur religion. Quelle est la signification de tout cela pour les Églises traditionnelles ? Se seraient-elles trompées ?

L'impression que l'on donne aujourd'hui de se fixer soi-même sa religion à sa guise n'a absolument rien à voir avec la «religion». Toute religion, les espérances qu'elle apporte, ne peut reposer que sur le rassemblement des vivants et des morts, c'est une immense histoire.

La religion, là où elle existe vraiment, a toujours été capable d'intégrer le négatif, même la souffrance inconsolée. Une religion que l'on se bâtit soi-même est à mes yeux une forme d'auto-immunisation face à la souffrance. Finalement, c'est une illusion.

Quelle place Dieu occupe-t-il dans les nouveaux «fourre-tout» religieux ?

A vrai dire aucune. Nous vivons dans une sorte d'athéisme gentiment

religieux. Je crois qu'il s'agit d'une religion sans Dieu, si par le mot «Dieu» on entend non pas n'importe quoi, n'importe quels dieux ou images de dieux, mais le Dieu de la tradition biblique, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, le Dieu de Jésus.

L'Église aurait-elle oublié Dieu ?

Le message des Églises a, dans les derniers temps, trop peu fait comprendre où nous en sommes vraiment, concernant le Dieu de notre foi et de nos traditions. On a cru qu'en parlant de l'amour de Dieu on intéresserait les gens. En réalité l'expérience montre que les gens n'y croient pas, car en réalité ce n'est là qu'une image floue de Dieu. Lorsque l'Église parle, ce ne doit évidemment pas être pour faire peur aux gens, mais parce qu'on doit comprendre que sa parole marque la vie. Le Dieu dont nous parlons n'est pas là seulement pour nous faire bondir de joie. Il nous fait aussi hurler, et finalement il nous impose le silence.

Pour moi une des tâches les plus importantes serait de rechercher la trace de Dieu dans la langue qui exprime la prière, laquelle n'est pas identique à la langue des hymnes, à la langue liturgique.

Il manque souvent au christianisme, si on le compare à d'autres religions, une affirmation de soi. Il se plaint davantage aujourd'hui dans le doute et la crise d'identité que dans l'annonce du message.

Le fait de se poser des questions, de se remettre en question, de se critiquer, de douter, est normal et bon. Il est aussi un signe de noblesse.

Prétendre s'adapter à d'autres formes de prétendue religiosité, ou même à d'autres formes des grandes religions, est un signe d'impuissance; d'autant plus que ce que l'on entend dire chez nous, par exemple du bouddhisme, n'a pratiquement rien à voir avec le bouddhisme. C'est une tentative malhonnête et vaine d'imitation de celui-ci. Dans l'incertitude identitaire qui règne aujourd'hui existe le risque que des gens, dans le but de se protéger des turbulences et du vague dans lequel ils vivent, ne construisent des images postmodernes d'identité: ils invoquent la métempsychose, la réincarnation, etc...Il s'agit là pour une part d'une évasion, pour une autre part d'une tentative pour sauver prétendument son identité. Mais au fond ce sont des signes d'une perte de leur identité.

Comment le christianisme peut-il retrouver sa crédibilité ?

Il faut repenser vraiment ce que l'on a à dire sur Dieu. Le critère fondamental du christianisme, ce n'est pas l'humanité, c'est Dieu. Dans le monde d'aujourd'hui on sait bien que l'on ne fonde pas la morale sur la

morale, et que cela nécessite ce que l'on a un jour appelé l'amour.

L'amour ne vaincra pas, si l'on n'a pas recours au-delà d'une sympathique gentillesse facile, à la tradition religieuse et à des gages de foi. Mais ce qui me semble le plus déterminant, c'est de considérer la situation du monde d'aujourd'hui dans une autre perspective, à savoir le respect absolu de l'autorité de ceux qui souffrent, comme Jésus nous y a invités. Il s'agit de transposer la pensée vivante, et non sentimentale, pas facile à vivre, qui doit s'élever en nous à partir de la souffrance d'autrui en un appel qui nous est adressé et dont nous pourrions discuter avec d'autres religions et cultures.

Serait-ce une voie du «moi» vers le «toi» ?

Ne considérer que sa propre souffrance conduit à faire du christianisme une religion à usage privé, incapable d'entrer en contact avec le discours du monde d'aujourd'hui.

Mais si l'on est ouvert au monde, c'est nécessairement une voie d'ouverture vers l'autre, car s'il peut exister une autorité reconnue à travers toutes les religions, c'est bien l'autorité de l'Autre souffrant. Je reconnais que cela n'est acquis nulle part, y compris chez nous. Mais nous savons du moins ce qui peut nous permettre d'accorder à une telle autorité une place dans notre vie ¹.

1. Entretien donné à la presse à l'issue d'un séminaire qui s'est tenu à St Georgen am Längsee, près de Klagenfurt, en octobre 1996, sur le thème: *Le christianisme à l'époque de la crise de Dieu*. Paru dans *Die Furche* (Vienne), n° 44 du 31 octobre 1996. Traduction française par Henri Cellérier (Nastringues), ancien recteur de l'aumônerie des Français en Allemagne.